

PASSEZ-LEUR DE LA MUSIQUE LEGÈRE



ПУСТИТЕ ИМ ЛАГАНУ МУЗИКУ
PUSTITE IM LAGANU MUZIKU

DRAGANA MOKAN

CHOIX DE NOUVELLES

Présentation, choix et traduction :
Alain Cappon

Juin 2021

Le mot du traducteur

« Des shorts blancs discutent rêves »

Comment le traducteur découvre-t-il un livre ? Parfois par ouï-dire, sur le conseil d'une connaissance, d'un ami locuteur de la langue qu'il traduit. Parfois aussi sur l'intervention du hasard qui place sous ses yeux un ouvrage qu'il ne connaissait pas mais dont l'auteur est lui connu de nom et de réputation. Selon la phrase attribuée à Paul Éluard, « il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rencontres », Dragana Moka, l'auteure présentée ci-après, était pour moi... une illustre inconnue jusqu'à notre rencontre improbable, pour ne pas dire... surréaliste.

À l'occasion des Međunarodni beogradski prevodilački susreti [Rencontres internationales des traducteurs de Belgrade] d'octobre 2019, les organisateurs avaient invité une dizaine de jeunes auteurs serbes, prosateurs, poètes, et auteurs de théâtre, à présenter leurs travaux. Ce, dans un charmant petit bistrot, et selon un modèle qui n'a rien à envier au... speed dating : dix minutes accordées à l'auteur pour parler à un traducteur de son livre, lui en dire modestement la qualité, lui laisser éventuellement un exemplaire et, au coup de gong, prendre congé, s'installer devant un autre traducteur, et recommencer dix minutes durant ! Et c'est ainsi que Dragana Moka prit place devant moi.

Elle me parla (évidemment !) en bien de son livre, Pustite im laganu muziku [Passez-leur de la musique légère], un recueil de vingt courtes nouvelles qui couvrent quatre-vingt-treize pages. Au coup de gong, elle s'est levée et m'a remercié avant de poursuivre son chemin. Je l'ai remerciée à mon tour, promettant de lire le recueil avec attention et aussi l'espoir qu'il « me parlerait ». Ma traduction littérale en serbe de cette expression française l'a bien amusée, et elle m'a laissé en disant qu'elle aussi espérait qu'il me « parlerait ».

Et il m'a parlé !

* * *

Jeune auteure née en 1981, Dragana Mokan a composé également de la poésie. Ses textes, poèmes et nouvelles, ont été publiés dans diverses revues et postés sur différents sites serbes, hongrois, et monténégrins. Elle s'est vue décerner plusieurs récompenses, et vient de publier un roman, 33 sna [33 songes].

*Ce qui m'a frappé et plu dans *Passez-leur de la musique douce*, c'est – entre autres – le style direct, concis, sans fioritures : des phrases courtes, sans proposition subordonnée, voire ultracourtes, des phrases parfois dépourvues de verbe qui, mieux que toute autre, traduisent le ressenti du narrateur à un instant donné, des phrases elliptiques telle celle citée en titre, qui, pour étrange qu'elle puisse paraître à première lecture, reflète en cinq mots une image vue en longeant un court de tennis.*

L'autre qualité du recueil est la faculté de Draga Mokan à laisser son lecteur bien souvent « assis entre deux chaises » et s'interrogeant avec perplexité sur l'endroit, sur la dimension où il se voit/ s'est vu emmener : dans la réalité ou aux confins du fantastique où, par exemple, une conversation s'engage avec... une autruche ? Dans le rendu d'une extrême solitude qui flirte avec la schizophrénie ? Dans la relation d'expériences qui se réduisent à des souvenirs imprécis, flous, et qui, à tort ou à raison, sont perçues telles les séquelles d'un... trip ?

« Le livre refermé, dit Srđan Srdić dans sa postface au recueil, [le lecteur] à qui l'ouvrage aura plu se trouvera dans une grande incertitude quant à ce qu'étaient ses attentes. Le nombre de possibilités et de perspectives est si élevé, l'auteure s'est autorisée une telle liberté que toute supputation, toute prédiction du pas suivant qu'elle fera sur le plan poétique, formel, linguistique s'avère une tâche vaine. C'est aussi l'une des nombreuses beautés de ce livre. »

Au lecteur de se faire une idée.

Alain Cappon

Dimanche

Ce que j'avais à dire, je l'ai d'abord confié au matou appuyé contre la joubarbe en pot. Sur le bord du lit quelques gravillons de litière. Pieds nus elle emmène le chat partout avec elle. Ses pieds sont moches. Le vernis s'écaille de ses ongles.

Je la regarde ranger la vaisselle. Une légère et guère visible mousse de savon non rincé voile les verres. Un fort sifflement s'échappe de moi pour quelque raison obscure et mes mains s'agitent sans répit dans la cuisine miniature. On dirait un opiniâtre moulin à vent détruit par un tsunami. Je dissimule mon visage derrière le journal. De l'évier un filet d'eau ruisselle par terre et forme des flaques sales remplies de petites bulles de détergent où elle patouille avec un rare plaisir. Entre ses orteils s'est formée une pellicule boueuse.

Elle attrape les déchets de nourriture dans la bonde qui se vide et, dans sa paume de main, les porte jusqu'au sac-poubelle. La pourriture goutte, elle la piétine les yeux mi-clos. Un zombi. Chaque pas est d'avance familier. Elle ne réfléchit pas. Elle aligne les casseroles mouillées sur les étagères. Son travail sans concentration transforme la cuisine en cascades, en éboulis, en lacs profonds. De leurs dents les fourmis des côtes poussiéreuses saisissent les miettes, de leurs menottes se frottent les yeux d'incrédulité. En colonnes elles poursuivent leur chemin jusqu'à leurs garde-mangers. Elle balaie une mèche de cheveux de son front. S'essuie les mains à sa courte jupe déchirée sous laquelle ses jambes se prolongent tels de gigantesques piliers cannelés.

Elle frotte la tache sur le sol avec du papier toilette détrempé. Jette la bouillie visqueuse dans la cuvette. Le bruit de la chasse d'eau est inaudible. Je le guette. Cligne les yeux. Je me rappelle le restaurant et la soupe de poisson. Un serveur bien mis et quelque peu fatiguant nous sert du pain chaud emmitoufflé dans des serviettes blanches. À la table voisine, trois hommes. L'un d'eux hurle, tire les picarels de leurs rêves brûlants. Il téléphone. Menace. Les petits verres s'entrechoquent, la

nappe de crème toute entière se gauchit. Je me figure enserrant de mes doigts son cou fripé et lui, les yeux exorbités, implorant ma pitié.

– C’est vraiment délicieux, sirote-t-il, et bien chaud.

Il rompt un morceau de pain. De la farine lui colle aux joues.

– Tu l’entends ?

– Bah, un imbécile...

Il continue de mastiquer.

– ... Arrête de le regarder.

Mes mâchoires se serrent. L’odeur du repas s’enfuit de mes narines. La barque se transforme en images d’un film où je tiens le rôle principal.

Elle est passée au linge. Le dépend du fil. Un jour je lui ai signalé qu’il fallait faire attention à bien lisser les coins. Eux aussi sont utiles. Le matou m’aurait mieux compris.

– Oui, avait-elle répondu avec une moue et en s’évertuant à plier une serviette tout ce qu’il y a de plus ordinaire.

Le regard de nouveau vide, machinalement, elle balance les pièces les unes sur les autres, sans ordre aucun. On ignore pourquoi certaines personnes ont besoin de concentration pour effectuer les tâches les plus banales. Elle les jette dans l’armoire. S’assied et croque une pomme non lavée.

Je tourne une page. Les visages de la rubrique Faits divers sont en majorité masculins. Elle se relève et m’apporte un café. La légère fissure rouge s’élargit. Un sourire s’esquisse, elle découvre toutes ses dents et je lui explique par le menu que l’attitude de menace chez l’animal face à un ennemi potentiel s’est muée chez l’homme en signe de joie, de bonté, de courtoisie. Elle ouvre la bouche plus grand encore. Je lui vois les deux canines.

Seule à seule avec moi-même

Chaque jour je fais de la marche. J'ai le nez pointu et le teint pâle comme la mort. Je regarde les racines soulever l'asphalte. Je me mets sur un monticule et saute le plus loin possible. Les gens rient. Jettent des déchets contenus dans des sacs transparents et des boîtes humides. Regardent un chien derrière une clôture. Et à travers le grillage tendent vers lui des doigts effilés.

Je pars en courant puis reviens comme sur le ponton de bois à Makarska avant qu'ils n'emmenent mon père à la guerre, nous l'avons attendu, avant que mon oncle ne parte à la guerre, nous l'avons attendu, avant que grand-père n'apporte les crêpes de grand-mère, d'abord au sucre puis à la confiture d'abricot, mais peut-être que l'autre grand-père était un espion. Je cours aussi dans le haut-fond. Le soleil est posé sur un petit chapeau rouge. Les gens. Les gens. Les gens fous... les jean-foutre ! La voilà. Des enfants qui hurlent. Je porte trois sacs. Dans chaque, un trésor. Dans le premier le journal pour m'échauffer. Dans le deuxième des bâtons pour me défendre, des baguettes de bouleau effeuillées, je réponds aux attaques des enfants, fiiiou, fiiiou siffle mon fouet en cinglant l'air. Dans le troisième une corde pour me pendre. Pourtant je suis certaine de sauter. Dans la rivière. Les gens, les gens fous. Ils disent que je pue. Je suis à croupetons dans un buisson, seule. Mon mari, personne ne l'a emmené, je ne l'ai pas attendu, je n'en ai pas.

Je marche, sans arrêt. En rond. Les immeubles sont détruits. Certains sont neufs, comme faits de plastique. Ils vont se liquéfier. Se volatiliser. Les ruines subsistent, sentent mauvais, sont nombreuses, de la poussière, des petites branches, des ordures. Les gens passent, regarde, disent-ils. Effondré, disparu, brisé, c'est moche maintenant ici, désagréé. Les immeubles de plastique, fondent, disparaissent. La roche est lasse, vieille, se tient immobile pour nous regarder. Me regarder, moi. Elle se tait sous la pluie, puis me crache dessus. Droit au cœur. Si j'en ai un.

L'autre avec un enfant et des paniers de paille. Des carottes, des bananes et des pommes en plastique. Les bananes se gâtent, les carottes sont belles, une pomme et le jour est sain, je souris à l'enfant ; « Tu me connais ? » dis-je au chien jaune à travers la clôture. Il m'aide à me relever, sèche le sang de mes lèvres. Une goutte sur mon manteau. Peut-être un trou. Aussi resplendissant que de la vanille. Qui colle aux dents. Titille sous la langue. « Tu me connais ? » J'ai honte. En souliers d'or comme la mégère et la fille du conte. L'une toujours, l'autre à minuit. Il hoche la tête, mais je sais qu'il ment. Moi-la mère, je suis morte. Je lui effleure le visage, le sac. Et je passe la langue sur l'or. Il est là. Comme fait de feuilles automnales, mais solide, je le sais ainsi véritable. Voilà pourquoi il le cache. Pourquoi il l'arrache à mes doigts crochus.

L'or que j'avais – des boucles d'oreille, un cadeau de naissance, d'une petitesse de miettes. Si on les avale, pas de risque de s'étouffer. Et d'autres pour le jour de mes dix-huit printemps qui se fête. Tout ce que j'ai, maintenant je l'emporte. Des tours pareilles à des fugues, les toits de riches biographies. Je regarde les gens se réveiller, naître, muets, certains trouvent la clef. Moi, non. C'est l'été qu'on pleure le plus car tout fond à cause des passions et des visages sombres. Je tends la main au chien pour qu'il la rogne, la lèche, puis s'assied. Je m'effondre à côté de la clôture dans le noir. La nuit, c'est le silence. Tous cheminons sans bruit dans des sandales gorgées de transpiration. Certains ont une bonne odeur. Certains partent maintenant à la mer.

Très bon voyage à vous

Dans la vitrine du « Mango » une autruche rêvassait. Les rues étaient noires de monde et personne ne prêtait attention. Deux filles devant le magasin regardaient les vêtements portés par un mannequin. Les chaussures crottées, elles se tinrent un court instant devant la vitre. Je m'avançai à côté d'elles pour mieux examiner l'oiseau. L'une voulait des escarpins de cérémonie et l'autre palper l'étoffe du manteau jaune. Au-dessus de leurs têtes l'autruche regardait le sol dallé de la rue Knez Mihailova en ce mois de janvier puis, courbant son long cou, enfonça son bec sous son aile droite. Ses bottes laquées étincelaient plus que son plumage. Les filles riaient aux éclats et, émoustillées, entrèrent par la porte coulissante. De la main je touchai la vitre, de l'index la tapotai doucement et à plusieurs reprises pour que l'oiseau géant s'aperçoive de ma présence. Lentement il sortit la tête de dessous son aile et se remit à regarder la rue avec l'air de réfléchir.

Je me retournai pour voir si quelqu'un d'autre l'avait aperçu. Aucun regard dirigé de ce côté, aucun cri de surprise, ni de peur ou de joie. Une employée du « Mango » vint jusqu'aux mannequins et me sourit avant d'en attraper un par la taille pour l'emporter au rhabillage. L'autruche écarta ses ailes et lui décocha de petits coups de bec dans son chignon relevé haut. J'entrai dans le magasin. Et restai de l'autre côté de la vitrine. Les fesses de l'autruche se pavanaient au-dessus de ma tête. Elle se tourna vers moi et dit :

- Quel effet produisent sur toi les crèmes au lait ?
 - Je ne sais pas...
 - Cela vaudrait peut-être le coup d'essayer...
- Elle observa un silence et soupira.
- ... Et la kératine ? La whey ?

Inconsciemment je tentai de rentrer l'estomac. Et redressai mes épaules. Dehors la neige se mettait à tomber. L'autruche

fixait obstinément la rue piétonnière, comme pour suivre le cours du temps.

– J’aimerais amener mon corps à la perfection.

– Ce qui signifie ?

– Ben... l’alimentation. Le poids. Et, bien sûr aussi, la cardio. Mais, mon gars, le corps ne peut rien faire sans la cervelle, et moi, je l’ai toute petite.

– Tu l’as... toute petite ? demandai-je en toussotant.

– C’est ça, fiche-toi de moi. Une nouvelle année et de nouvelles décisions. Et ne va pas me parler de résolutions, contentons-nous de notre vocabulaire.

– O.K.

Nous nous tîmes. Derrière nous, le magasin était bondé de clients tout excités. Des chemises, des bas, des chapeaux tombaient sans bruit sur le sol ciré, alentour le pouls du brouhaha battait au rythme des pas et des rires.

– Ami, tu sais ce que je suis ?

– Heuh... une autruche ? risquai-je.

– Allons, ne sois pas terre à terre. Tout n’est pas dans les dehors, il y a aussi quelque chose dedans. Si, si, à l’intérieur.

Elle battit de l’aile, de sa minuscule tête jusqu’à son poitrail couvert de plumes noires.

– Un... oiseau ?

– Et maintenant du racisme... Faut faire gaffe à ce que tu dis, mince alors ! Tu ne peux pas dire à un Noir qu’il est noir. Mais qu’il est un homme. Il me semble que tu ne peux pas me dire non plus que je suis un animal, sauf que nous ne pratiquons pas les poids et haltères. Ce serait O.K., mon gars, compliment, mon gars. C’est O.K.

Elle ne cessait de soupirer. Comme si la chevauchait un démon dépressif qui lui serait tombé de tout son poids sur le dos et lui comprimerait douloureusement les poumons et l’estomac. Comme si elle avait une hernie, ou le nez effroyablement bouché, elle soufflait, haletait. Je regardais ses plumes se

soulever et retomber. Ses longues pattes grises peser sur ses horribles serres.

– Bon, alors... tu es quoi ? Bête comme je suis, j'en sais rien...

– L'essence. Je suis L'ESSENCE. Tu purifies le corps, tu fortifies l'âme, et, ami, demeure l'essence. Demeure l'essentiel. Ce qui est à l'intérieur. Il faut avoir de la tenue. Connaître ses origines. Savoir qui sont tes ancêtres, qui fait équipe avec toi. Et alors poursuivre, tête haute. Lutter pour toi, pour ton essence. Si quelqu'un s'oppose à toi, tu appelles ton équipe, tu lui extrais son essence du crâne. Car elle n'est pas de qualité. Tu comprends, mon gars ?

J'acquiesçai d'un signe de tête. J'imaginai la sordide équipe de l'autruche dévissant le cou d'un tamanoir africain considérant que la longue langue de la femelle est vraiment un sacré attribut.

– Que je te dise, fit-elle comme en confidence. Il y a ce chaman à Novi Sad. Une nana m'a conduit là-bas. Une nana vraiment top, mon gars. Il est comme son complice et fait dans les herbes qui soignent, qui purifient l'âme. Moi, ami, je sais ce qu'il faut prendre pour se nettoyer le corps : thé vert, céleri, graines de lin. Ce type a tous les composants pour faire de l'ajahuasca, et il la donne gratis à qui vient chez lui animé de bonnes intentions. Tu piges ? Qui désire sérieusement se purifier l'âme les connaît, lui et l'ajahuasca. Et tout est naturel. Moi, je soutiens cela.

Elle fit claquer son bec et produisit un bruit pareil à un grincement de robot rouillé. Ses yeux s'écarquillèrent comme de ravissement quand elle commença à se remémorer.

– Et là, mon vieux, le trip ! Les visions que j'ai eues... Ma vieille mère et mon père qui m'emmènent langé dans une voiture jaune à travers la jungle. Le ciel qui s'est ouvert et, entourés de poussière rouge, d'inférieurs conducteurs montent des Harley, décrivent un cercle autour du soleil, un cercle qui va jusqu'à l'inconscience, et nous nous joignons à eux. Je sens mon cerveau s'agrandir, s'élargir, devenir le sens du toucher et du goût,

tout me pénètre. Tout. Un lion s'est approché, et le monte l'autruche femelle la plus baisable qui soit, elle me tend la main, me dit que je dois me racheter. « Lutter, mon vieux, tout est là ». Voilà ce qu'elle m'a dit, comme si elle était la déesse de toutes les actrices porno. C'était puissant, mon gars. À mon réveil je ne savais pas où étaient mon portefeuille, mes Adidas toutes neuves mais le gars, avenant, nous a fait du thé et des œufs sur le plat, des protéines, mon gars, il m'a offert les vieilles bottes qu'il chaussait pour parcourir la forêt amazonienne, et je me suis retrouvé d'assez bonne humeur. Après cette expérience, j'ai beaucoup réfléchi, avancé pas à pas. Des lourdes baskets, de la nourriture saine et une profonde connaissance de moi-même. Je me suis mis à lire, tout depuis le début. En premier lieu Ivica et Marica ¹, j'ai vaincu mon envie d'hydrates de carbone, puis les fables d'Ésope, et maintenant je suis végan, je fais les choses dans l'ordre et je ne compte pas m'arrêter. J'en suis à Andersen, La petite fille aux allumettes, mon gars. Putain que c'est triste ! Je pleurais comme une Madeleine. Tu vois ce coin là-bas ? Une température de moins quelque chose m'allait assez bien mais, au bout du compte je ne ressentais fichtre rien. La rédemption n'est pas une mince affaire quand on l'a petite...

J'ai esquissé un sourire.

– ... La cervelle, merde, la cervelle ! C'est la cervelle que j'ai petite. Tout ce que je sais maintenant, c'est que je suis allée le plus loin avec le chaman, et je l'ai invité à venir parce qu'aujourd'hui c'est Noël², il faut que j'essaie de lire La fillette aux allumettes dans cet état. Il a dit que je vomirai ma cervelle mais la souffrance productive est O.K., il faut que tu le saches, ami. Mon seul souci, c'est que rien au monde n'a pire goût que l'ajahuasca. Sauf, justement, quand tu la vomis, l'ajahuasca.

Du bec elle a tiré la fermeture du blouson d'aviateur que portait le mannequin et, par la porte, s'est glissée élégamment dans la rue humide. Je lui ai fait signe de la vitrine. Emportée

1 Hänsel und Gretel des frères Grimm. (Les notes sont du traducteur.)

2 Noël orthodoxe qui se fête le 7 janvier selon le calendrier julien.

par ses pensées, elle ne m'a pas répondu. Quelque part devant elle des flocons de fête tombaient sur le manteau du chaman frigorifié.

Les cousins

Les cousins lui avaient dit qu'ils viendraient à la plage. La dernière desservie par le bus de l'île. Ils l'y attendraient. De toute la matinée Jovan ne quitta pas sa chambre. Sombre et calme. Juste une mouche. L'odeur du café. La fumée d'une cigarette. Un drap froid. Midi passé, il déjeuna à la piscine près des courts de tennis. D'où on ne voyait pas la mer. Sinon des palmiers trapus et des pelouses bien entretenues. Une fausse blonde et les carreaux de la piscine. Des shorts blancs qui discutent revers. Un ton plus bas dénigrent la serveuse. Un ton plus haut les propriétaires de villas sur l'île. Son dos pèle. Il a goûté les côtelettes d'agneau. Sur recommandation des cousins. Une autre bière. Il est temps d'y aller.

Le premier arrêt est dans la ville de ses aïeux. Vieille. Des murmures. Des moteurs. Des bruits de pas. Des robes. Avec les robes des odeurs. Des parfums et des gyros. Des picarels. Des fruits de mer. Les dents et les langues d'autrui. À côté de lui dans l'autobus un garçon replet. Qui ne dit rien. Tire vers le bas les jambes étroites de son short. Il a les cuisses en nage. Ses lunettes lui tombent. Des filles élancées à l'avant. Près du chauffeur. Elles ont les épaules bronzées, de leurs cheveux goutte de l'eau salée. On entend de la musique venant de là-bas. Le garçon demande à s'asseoir près de la fenêtre. Il consent. Le garçon regarde à travers la vitre sale. Le nez et la main collée contre. De son sac dépasse un livre de lecture. Il aperçoit des chèvres attachées à des oliviers fatigués. Des filets. Des ordures. l'autobus emprunte l'étroit chemin qui fait le tour de l'île. La mer pétille. Même à travers les sombres fenêtres la mer hurle de lumière. Frappe les verres de lunettes du garçon. Coule sur ses cheveux. Glisse le long de ses oreilles pendantes. Trempe le col blanc de sa chemise d'écolier. Fin du chemin poussiéreux. Le moteur cesse son vacarme. Terminus, tout le monde descend. La plus grande, la plus belle plage de l'île. Au dire des cousins. La plus longuement ensoleillée. Une senteur de pin. Une fraîcheur naturelle. Et des cygnes. Des cygnes dans le sel. Sur le sable. Des

lapins qui vous mangent dans la main. Le garçon se fraie difficilement un passage entre les sièges jusqu'à la portière. Jovan jette un regard vers l'homme âgé et le chien qui l'attendent. Le grand-père lui prend son sac. Le chien lui fait la fête.

Jusqu'à la plage un étroit pavage de bois. Jusqu'au bout. Jusqu'à l'eau. Jovan marche sur la plage au bord du soir. Des aiguilles de pin tombent au doux son des vagues. Un bruit. Presque inaudible. Pieds nus. Le gros orteil, puis les autres. Qui s'enfoncent dans le sable. La sueur trempe ses cheveux, ses franges, son maillot sur dos. Sur la plage, personne. S'il regarde vers la mer – une voile blanche au loin. S'il regarde vers la forêt – une tendre obscurité. Des mégots dans le sable. Des aiguilles de pin. Des transats inoccupés. Dans la main une cannette de bière. La langue amère. Les mains moites. Enfin il les voit.

Ses cousins jouent au volley. Hochent la tête en guise de salut. Deux lui adresse un sourire. Il fait signe. S'étire, étend sa serviette. La plante des pieds commence à lui brûler. Il sautille. Ils lui crient des choses dans des éclats de rire. Il se dévêt promptement et court vers l'eau écumante. Qu'il traverse, un frisson salé, agréable. Un souffle de vent humide sur le crâne, derrière les oreilles. Ses doigts se fripent. Une sensation de fraîcheur et de douceur. La respiration retenue avec satisfaction. De minuscules poissons prennent une fuite sinueuse. Il refait surface. À travers ses sourcils trempés et le palpitement de l'air au loin il voit l'enfant qui donne à manger aux cygnes. Ils sont là, réellement. Et lui mangent dans la main. Le soleil bas les illumine d'une couleur de poire bien juteuse. Les oiseaux géants écartent leurs ailes, ouvrent leurs becs. Inclinent la tête et happent tendrement les graines que présentent ses grosses mains.

La mer se colore déjà de rouge cerise et le paysage prend des airs d'illusion, de lointain reflet dans l'eau. Il est temps de remonter. Ses cousins l'attendent sur le sable et les aiguilles de pin. Jovan nage vers le haut-fond, peu à peu distingue leurs silhouettes, et soudain se rend compte. Ils ne leur ressemblent absolument pas. Ceux-ci sont tous blonds, souriants, musclés. Au-dessus de la forêt émerge une lune blafarde. Jovan a peur de

sortir de l'eau glacée. Fantomatiques, les cousins sont à croupetons sur la plage.

Ibuka voulait écouter Puccini pendant le survol du Pacifique – test un

Ibuka s'est affalé dans son siège. Soupire. Des doigts se tâte les valvules, l'oreille droite, puis pose la main sur son genou. L'embarquement est en cours. Le rythme irrégulier de voix cherchant leurs places, les soupirs lors de l'emballage des sacs et de l'attachement des ceintures. Paupières closes, il chantonne : « Le bois de pin à l'odorant parfum... corneille un, corneille deux, et corneille trois. » Ce qui l'apaise. Il ouvre les yeux. Les hôtesses effectuent leur danse, on croirait de la natation synchronisée. Il les verrait bien avec des pinces sur le nez, en maillots de bain de même couleur. Décollage. L'ingénieur et lui regardent quelque temps par le hublot. Où est cette chanson lente qui rend la vie plus facile, il se rappelle avec inquiétude le texte de Madame Butterfly. La mélodie se perd facilement, entrecoupée par les gauches tremblements de l'avion.

Nabutoshi lui touche l'épaule et lui montre le contenu de sa serviette ouverte. Des plans, croquis, modes d'emploi. Des lignes, patrons, explications, notes de bas de page. Ibuka sait que toutes ces choses inscrites, soulignées, étaient sous la peau et les paupières de l'ingénieur, sculptées sur sa langue, il sait aussi son impatience de les cracher. Des fils et des bandes, des bandes et des ciseaux, du glaçage et du fer, de vieilles boîtes contenant des transistors. Il sourit. Des tournevis, transistors portables, magnétophones. Il regarde la serviette de cuir noir sous le mont de papiers. Le mécanicien secoue la tête. Patience. Une vis, un câble, un boulon, un panneau électrique, une pile. Il monte. Démonte. Un bourdonnement et un claquement.

Il a enfin sorti l'appareil du sac. Tellement minuscule qu'il tient dans le creux de sa main. De ses longs doigts il branche habilement les écouteurs. Et le lui tend avec soin, comme s'il était en savon. Quand Ibuka le touche enfin, il est froid et immobile. Il se place les écouteurs sur les oreilles et de

l'index appuie sur l'interrupteur. S'entend un clic, puis des
bruit, fil, ressort, levier, et le chuchotement de la bande.

Première édition en serbe :
Partizanska knjiga, Kikinda, 2019.